

« Je veux rétablir la vérité »

Pied-noir progressiste. De retour d'un voyage d'étude en Algérie, Jacky Mallea nous livre un témoignage émouvant.

Ils étaient une vingtaine : plusieurs adhérents des 4ACC, association des anciens appelés en Algérie, accompagnés de leurs épouses, des représentants de l'association des réfractaires, ceux qui ont refusé de prendre les armes, et deux membres de l'association des pieds noirs progressistes, à avoir participé à un voyage d'étude en Algérie. « Notre objectif, précise Jacky Mallea, en particulier celui des anciens appelés, était de retourner sur les lieux où ils avaient guerroyé, pour rencontrer leurs anciens ennemis ». Très ému, il évoque le témoignage de l'un d'eux, Rémi Serres, qui, au cours d'une de ces rencontres, a eu le courage de relater un événement personnel très douloureux, avant de conclure par un « excusez moi ». D'autres rencontres, tout aussi émouvantes, ont jalonné ce périple. Jacky Mallea s'arrête longuement sur Guelma, sa ville natale, point de départ de ce voyage. On sait



Le groupe a tenu à se rendre Place Maurice Audin à Alger

que le 8 mai 1945, à la suite de manifestations nationalistes à Guelma et Sétif, des massacres d'algériens furent perpétrés par l'armée française aidée par des civils français. « Ces événements, rappelle Jacky Mallea, sont considérés aujourd'hui comme le point de départ de la guerre d'indépendance. Sur place, nous en avons eu l'as-

surance au cours de plusieurs discussions avec des anciens officiers de l'armée de libération nationale (ALN) et des habitants de Guelma ». Autre étape déterminante, qui lui a permis de mieux comprendre l'enchaînement des faits de cette guerre, c'est lorsqu'ils se sont rendus dans la cabane, devenue depuis un musée, où, dans le plus grand

secret, les chefs FLN des six Wilayas ont tenu le Congrès de la Soummam, acte fondateur de l'Etat algérien. Encore un moment très fort, lorsque des anciens de l'ALN les ont conduits sur le site d'un village bombardé par l'armée française et resté en ruine depuis. Les 600 victimes de ce massacre, la plupart civiles, reposent dans le cimetière d'Ifri, à proximité d'Alger.

« Je me suis toujours senti Algérien »

Jacky Mallea revient sur la réunion à laquelle le maire de Beni Maouche avait convié les habitants du village : « C'était terriblement poignant. Plusieurs d'entre eux, dont les fils étaient morts les armes à la main ou au cours de tortures infligées par l'armée française, nous ont confirmé que les combattants algériens ne faisaient pas la guerre contre les français d'Algérie. Vous étiez des algériens

comme nous, nous ont-ils déclaré, nous ne voulions pas votre départ ». Et Jacky Mallea, d'ajouter : « Cela m'a ancré un peu plus dans l'idée que je m'étais faite depuis longtemps, que c'est bien l'OAS qui nous a foutu dehors ». Grâce à ce voyage, il affirme y voir encore plus clair : « Lorsque j'avais 20 ans, au moment de mon service militaire, je me sentais déjà Algérien comme les arabes. Je savais qu'il me serait impossible de tirer sur ces gens qui étaient nés sur la même terre que moi. Mais, je n'avais pas assez de culture politique pour aller les aider. A l'époque, ce n'était pas imaginable pour moi. Aujourd'hui, alors que j'ai reconnu qu'ils avaient le droit de se battre pour leur indépendance, je sais que si c'était à refaire, j'aurais pris le maquis, j'aurais aidé à la libération de mon pays, puisque c'était mon pays. » ■

Roger Hillel